

CE QU'ON VA CHERCHER DANS LA BALEINE

Comment se brancher sur quelqu'un d'accablé ? Car accablé, Achab, l'est. Voici comment il se décrit lui-même, dans un échange avec Starbuck, son second, qui essayait de le ramener à la raison : «Comment le prisonnier pourrait-il s'évader sans percer la muraille ? La baleine blanche est cette muraille devant moi. Parfois je crois qu'il n'y a rien derrière. Mais il suffit (*it's enough*¹). Elle me met à l'épreuve, elle m'accable (*he heaps me*²). Je vois en elle une force révoltante, une vigoureuse malignité. Et c'est ce qui échappe à ma compréhension que je hais avant tout ».

Face à cette folie, Starbuck apparaît comme celui qui rappelle la réalité. Un Starbuck beau contre un Achab laid. Ce conflit rappelle le clivage en chacun de nous du surmoi contre le ça. C'est peut-être bien parce que nous l'éprouvons tous que Melville met en œuvre le suivisme de l'équipage dans la voie de la folie. A travers Achab et eux tous, il se donne un moyen de faire voile vers le dévoilement, en mettant en acte les fantasmes les plus archaïques, qui, je le crois, sont au fond de chacun d'entre nous.

Ceux-ci s'enchainent comme autant de poupées russes : Melville engendre Ismaël, Ismaël, le narrateur, engendre le récit, dans lequel le révérend Marple engendre un sermon qui sera la matrice de l'histoire. Ce sermon engendre le conflit de Jonas contre dieu qui programme celui d'Achab contre Starbuck. Ce conflit engendre la baleine qui va avaler, puis engendrer Jonas. Et donc le récit se déroule ensuite comme celui d'Ismaël, qui va reproduire le destin de Jonas : être avalé puis engendré par la mer, ce qui va lui permettre d'engendrer le récit.

¹ Qu'on aurait bien pu se laisser aller à traduire par : c'est assez !

² évidemment le jeu de mot ne marche qu'en français : acceptons un peu d'humour grâce aux traductions !

Ce qui empêche chaque couche d'être exactement la réplique de la précédente, c'est qu'il en manque un bout à chaque fois. La jambe d'Achab, mangée par la baleine, en témoigne : c'est le moteur de l'histoire. Pour le dire autrement, le désir de complétude engendre l'histoire, et l'histoire engendre le désir. Désir d'aller chercher dans la baleine ce qui manque, puisque l'histoire de Jonas témoigne que, si un corps entier peut en sortir intact, pourquoi pas un membre ? Et, si on veut prendre quelque considération pour la réalité, faute de retrouver le phallus, alors, au moins renvoyer la castration au castrateur – ou à la castratrice, peu importe – en lui plantant son harpon phallique dans le ventre, image de l'inceste, et en la supprimant de la surface de l'océan, castration de la mer. J'ai longtemps pensé que ce fantasme d'aller chercher dans le ventre de la mère le phallus oublié était typiquement féminin. Et puis, j'en ai si souvent rêvé moi-même que j'ai dû me faire à l'idée qu'il pouvait être tout aussi bien masculin, et le désir d'Achab me montre que je ne suis pas le seul.

Tous ces fantasmes se résument donc à la formule de l'engendrement (conception, gestation, naissance), de contenant à contenu répliquant le contenant, avec un manque que l'on peut dire phallique (castration). Mais ce n'est pas tout. « Allons dans une couche plus profonde », dit Achab dans cet entretien matriciel avec Starbuck. Cette couche, je la trouverai dans la surface des choses.

Melville se fend de tout un chapitre sur la couleur blanche. Il expose d'abord toutes ses valeurs positives, pour ensuite faire le tour de ses valeurs négatives. On croirait entendre Freud dans un exercice de style sur le sens opposé des mots primitifs. Quand j'étais adolescent, j'ai eu à de nombreuses reprises, pendant quelques secondes, une hallucination. C'était un blanc très lisse, suivi peu après d'un noir grumeleux. Aucun objet pour supporter ces couleurs, aucun contour pour les limiter. Alors que l'hallucination avait disparu depuis bien longtemps, j'ai rêvé d'une baleine dans une

baignoire, qui avait le dos noir et le ventre blanc. J'en ai déduit que mon hallucination n'était autre que la reproduction de la perception du sexe de ma mère, que j'avais dû apercevoir à l'occasion d'un bain. Ce qui était alors incompréhensible, lorsque j'étais enfant, le sexe féminin, avait pris forme phallique. Cet incompréhensible venait de l'absence de contour, qui empêchait de faire de cette Chose un objet. « *The inscrutable thing* » dit Achab, traduit par « ce qui échappe à ma compréhension » : « c'est ce que je hais avant tout ». De la même façon Achab, donne une forme phallique, à ce qui, je crois, n'avait pas de contour. Mais au lieu de la séparation temporelle qui donnait vie à mon hallucination, il fabrique une séparation sentimentale, réservant toute sa haine pour la baleine, et tout son amour pour le petit mousse noir, Pip. Comme on l'imagine, il devait avoir les cheveux crépus, comme le noir grumeleux qui me rappelait la toison pubienne de ma mère. C'est là que se situe mon désir d'origine et donc, l'origine de mon désir. Mon désir d'origine signifie : désir d'une représentation de l'origine, ce qui est impossible. C'est donc ce désir qui me donne ce point de vue particulier sur Moby Dick et c'est avec ce désir que j'écoute mes analysants. Ce désir d'origine pourrait me donner l'envie de plaquer les représentations que je m'en suis faites. Sur un roman, je peux le faire sans vergogne ; sur un analysant, non. Ce qui ne veut pas dire qu'il faut essayer d'éteindre tout désir en faisant le mort, mais au contraire de se servir de ce désir pour gonfler les voiles vers le dévoilement.

Je donne un exemple. Un analysant me rapporte le souvenir suivant : il est dans le ventre de sa mère et celle-ci s'apprête à avorter. Ça se passe dans des toilettes à la turque et il revoit très bien le trou noir au milieu de la faïence blanche et le ciment gris sur le pourtour. Le docteur est là pour pratiquer l'avortement et soudain son père surgit, prend le docteur au collet et le jette dehors. Il doit la vie à ce geste, dit-il. Il associe ce

souvenir à un autre, où il entre dans la douche avec sa mère. Il a six ou sept ans. Il se souvient très bien de son vagin gris. Il fait pipi, sa mère le gronde et lui flanque une baffe.

Mon désir d'origine sollicite ici l'origine de mon désir, transformée pour l'occasion en curiosité. « Pourquoi ce vagin est-il gris ? Votre mère était-elle déjà si âgée ? ». Le voilà interloqué, et il revient aussitôt à son autre souvenir : « sans doute s'agissait-il du ciment gris ». En effet, il avait emprunté aux bords ce qui lui était impossible de comprendre, le trou noir de l'incompréhension risquant de l'absorber jusqu'à l'anéantir, tout comme Achab qui était resté sur le bord du trou noir de la gueule de la baleine, trou noir au milieu de la peau blanche. Par une modalité différente de celle de mon hallucination, le gris supprimait le bord entre le noir et le blanc. En outre, mon hallucination m'apparaissait au-delà des bords de mon corps : impossible de mettre cette Chose à l'intérieur sous forme codée, c'est-à-dire non plus perception, mais représentation. Ainsi, la chasse à la baleine peut nous amener jusqu'à endroit où l'on tire la chasse.

Cet impossible, c'est le Réel. A bien distinguer de la réalité, qui est faite d'objets et de personnes munis de bords. Ce Réel et l'origine de la pulsion, convoquée dans l'analyse de chaque analysant par son désir d'origine. L'encodage qui survient après coup ne supprime pas l'inscription des perceptions premières qui ne cessent de faire retour. Cet encodage prend une forme phallique : j'avais enfermé mon hallucination dans le corps de la baleine dans la baignoire, Achab dans le corps de Moby Dick séparé du corps du petit noir. Mon analysant l'avait encodée dans la castration qu'il avait subie sous la douche.

Sur les bords du Réel, impossible à représenter, se tient donc une représentation de la machine à fabriquer les représentations, sous toutes ces formes décrites plus haut de l'engendrement, sous les auspices du phallus. On peut l'appeler le sujet, on peut

l'appeler le symbolique, ou encore le *Vorstellungsrepräsentanz*. Car c'est ainsi que le sujet se met au monde lui-même : en inventant les récits de son propre engendrement. A ce titre on peut considérer le Pequod comme un ventre maternel, certes, mais aussi comme un phallus chargé de tous ces marins comme autant de spermatozoïdes³, qui, sous les coups de butoir de la baleine phallus, vont se répandre dans la mer et s'y perdre, car comme il se doit, un seul va être élu pour survivre et féconder un nouveau corps, celui d'Ismaël. Celui-ci survit grâce au cercueil vide échappé du naufrage. On naît en apportant la mort avec soi. C'est là où l'origine rejoint la fin, comme chez Dante dans son exploration de l'au-delà, dans la même origine du désir. La mort est cette autre apparition du Réel qu'on borde par cette caisse de bois qui, certes, limite la vie, mais surtout, limite la mort en empêchant le défunt d'en sortir pour tourmenter les vivants, au même titre que le phallus emballe le Réel du sexe féminin. A ce titre, une de mes analysantes me parlait de la plus terrible de ses peurs enfantines, celle d'un fantôme blanc qui apparaissait avant son endormissement, muni, bien entendu, d'une chaîne et d'un boulet dont j'ai demandé qu'elle me précise la couleur : noire.

Ça nous ramène au prisonnier auquel Achab se sent identifié. « La baleine blanche est cette muraille devant moi ». Le symbolique est ce trou qui perce la muraille ou qui place un trou autour des objets, leur donnant un contour. La mort comme trou, meurtre de la Chose, permet de limiter les pouvoirs du Réel par les contours autour de la couleur, par le contour de blanc autour de l'encre noire, l'écriture du récit par lequel Melville, via Ismaël, se met au monde, tout comme l'analysant s'accouche du ventre de l'analyste par sa parole en tant que manifeste de son désir d'origine, origine de son désir, donc de lui-même.

³ Comme dans le film de Woody Allen « Tout ce que vous avez toujours voulu savoir sur le sexe... »

Corrections

P 101